

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PROLOGUE.

I

COMMENT PLUSIEURS VOYAGEURS SE RENCONTRÈRENT A L'IMPROVISTE DANS L'HOTELLERIE DE LA CORNE-DE-CERF, CE QU'IL EN ADVINT,

sans énergie comme sans valeur, qui ne sut que se faire tuer misérablement, en paradant dans un stupide tournoi.

Ce fin Gascon, qu'on surnomma Henri-le-Grand, trônait depuis deux ans dans Paris, qu'il avait acheté à beaux deniers comptants, après avoir solennellement abjuré le calvinisme.



SI JE T'ÉTRANGLAIS, TU NE BEUGLERAIS PAS SI FORT, IMBÉCILE !

Le seizième siècle fut peut-être pour la France, l'époque la plus tourmentée de son histoire.

Les guerres étrangères, les guerres de religion et les guerres civiles faillirent lui faire perdre jusqu'à sa nationalité.

A plusieurs reprises, elle se vit à deux doigts de sa perte et de sa ruine. Le génie de Henri IV réussit seul à la retenir sur le bord de l'abîme.

Aux prix d'efforts gigantesques, il la reconstitua et lui rendit sa prépondérance en Europe.

La France retrouva alors le prestige, dont elle avait joui après des autres puissances jusqu'à Henri II, ce roi de théâtre,

Ainsi que lui-même l'avait dit d'ailleurs, « Paris valait bien une messe. »

La Ligne décapitée de ses chefs les plus influents, rélait étouffée sous son talon vainqueur.

Après trente années de troubles continuels, la nation respirait enfin à l'ombre d'une paix que rien ne semblait devoir troubler.

Un jour, sans motif plausible, tout fut remis en question ; et la mère-patrie se trouva menacée d'une nouvelle « Jacquerie, » le fléau le plus terrible qui puisse s'abattre sur un pays.

Le moyen-âge agonisait, mais il résistait jusqu'au dernier souffle. A Henri IV était réservé de lui porter le coup mortel,

en mettant les droits du peuple au-dessus de ceux des grands vassaux, et en nivelant les castes au profit de l'unité nationale.

Louis XI avait, avant lui, posé les premières bases de ce nivellement au profit de son égoïste et sanglante tyrannie.

Après Henri IV, Armand Duplessis, cardinal de Richelieu, continua cette œuvre gigantesque, moitié pour son ambition, moitié dans l'intérêt de la monarchie absolue.

Malgré tous les efforts de nos rois, les Grandes Compagnies, qui ravagèrent nos provinces les plus riches aux époques sombres de notre histoire, n'avaient jamais été complètement détruites.

Seulement, elles se transformaient selon les besoins du moment, d'après les événements et les circonstances.

Leurs chefs devinrent de simples capitaines d'aventure, pêchant en eau trouble, servant qui les payait le mieux, et le plus souvent guerroyant à leur propre compte, sous le prétexte spécieux d'agir dans l'intérêt du « bien public. »

Les « Gautiers » avaient paru à la fin du règne de Henri III.

Lors de la campagne d'Arques, les « Catillonnais » firent leur trouée.

Aux « Catillonnais » succédèrent les « Francs-Muscaux, » les « Château-Vert » et les « Lipans. »

La parenté de ces diverses bandes avec les « Ecorcheurs » et autres Grandes Compagnies des treizième et quatorze siècles n'est pas difficile à établir.

Enfin, à la suite de toutes ces insurrections organisées pour le pillage, surgit celle des « Tard-Venus, Tards-Avisés » ou « Croquants, » ainsi qu'ils sont diversement nommés dans les chroniques contemporaines.

De vrais « Jacques, » ceux-là !

Et des « Jacques » qui ne se cachaient pas de leur « Jacquieriel »

Ils se faisaient gloire de leur origine ; leurs prétentions étaient identiques à celles de leurs devanciers, lors des grandes guerres du moyen-âge.

Et leurs moyens d'action n'étaient ni plus, ni moins délicats que ceux de leurs aînés.

On les nomma d'abord « Tard-Avisés » ou « Tard-Venus, » par la simple raison que, pour se soulever, ils avaient attendu le moment où le pays déposait les armes, fatigué de ses guerres intestines.

La première bande de ces « Jacques » s'était réunie au mois de février 1594, près d'un village appelé « Crac-de-Limosin, » à la paroisse duquel ils appartenaient tous.

De là leur nom de « Croquants. »

Certains étymologistes prétendent qu'ils se désignaient eux-mêmes ainsi, parce qu'ils n'avaient qu'un but : « croquer » les nobles.

L'une de ces racines vaut bien l'autre.

Quoi qu'il en soit, les « Croquants » s'élevèrent bientôt au chiffre respectable de quinze mille.

Un mois après leur soulèvement, leur ligne embrassait la plupart des paroisses du Limosin, ainsi que plusieurs cantons du Périgord et de la Saintonge.

Au bout de trois mois, ils formaient une armée de cinquante mille hommes, bien disciplinés, armés en guerre, et commandés par des chefs expérimentés.

Cette insurrection bornée d'abord au Limosin, au Périgord et à la Saintonge, s'étendit au Quercy, à l'Agénois, entamant la Marche, puis menaçant sérieusement l'Angoumois et le Poitou.

Elle suivit la route de la progression des anciens « Jacques, » sur lesquels elle se modelait instinctivement.

Commencée au nom de la légitime défense, cette insurrection arrivait, par une pente naturelle et inévitable, à la violence agressive et se rendait coupable de toutes les cruautés, filles d'une guerre sociale.

Le roi Henri IV voulut user de clémence envers elle.

Il donna l'ordre de dissiper ce formidable assemblage d'hommes révoltés, par les voies les plus douces et les plus patientes.

L'audace des « Croquants » s'en accrut.

Voyant le pays sérieusement menacé, le roi fut contraint d'en arriver à une répression énergique, et la guerre fut poussée avec vigueur.

Les « Croquants, » malmenés, battus en plusieurs rencontres, se virent bientôt, non pas encore dans l'obligation de déposer les armes, mais réduits à reculer et à se tenir sur la défensive.

Leur élan était arrêté ; il leur fallait prendre un parti suprême.

Toute insurrection forcée à l'immobilité, réduite à ne plus compter que sur ses propres forces, à s'isoler au milieu de populations indifférentes ou hostiles, se sent vaincue moralement.

Défaite morale qui précède de peu une déroute générale ; ce n'est plus qu'une question de temps.

Telle était la situation de la Jacquerie des « Croquants » au moment où commence notre récit.

Le 18 juin de l'an 1595, vers sept heures du soir, deux cavaliers s'arrêtèrent en même temps devant la porte d'une auberge placée en tourne-bride à l'angle de deux chemins, à mi-route de Gourdon et de Salviac.

Ces cavaliers, bien montés, armés jusqu'aux dents, aux larges feutres rabattus, aux manteaux épais les enveloppant de leurs plis, arrivaient chacun de leur côté par une route opposée.

Sans doute ils ne tenaient pas plus l'un que l'autre à se laisser reconnaître, car ils se contentèrent de se saluer en s'inclinant légèrement sur le cou de leurs chevaux et en se lançant à la dérobée des regards qui n'étaient pas précisément des regards d'amitié.

— Hé ! l'aubergiste ! crièrent-ils presque ensemble.

Et, tout en criant, ils se préparaient à mettre pied à terre.

L'aubergiste parut, sortit sur le pas de sa porte, et sans se donner la peine de descendre jusque sur le cailloutis de la route, il mit son bonnet de coton à la main :

Puis, de sa voix la plus fêtée, accompagnée de son sourire le plus béni, il leur dit :

— Vous m'appellez, mes gentilshommes ?

— Oui, fit le premier cavalier.

— Si tu es le maître de cette bicoque ? ajouta le second ?

— Ah ! bien, très-bien ! C'est à l'aubergiste que vous désirez avoir affaire ?

— Ce désir est le nôtre, répliqua le premier cavalier d'un ton railleur.

— Me permettez-vous une simple question, mon gentilhomme ?

— Une seule, soit !

— Mais pas plus d'une.

Les voix étaient impérieuses, les intonations hautaines ; l'aubergiste redoubla de douceur.

— Pardon... Mais vous et votre ami, mon gentilhomme ?

— Monsieur n'est pas plus mon ami que je ne suis le sien..., répondit brusquement le premier voyageur.

— Ah !

— J'arrive de Gourdon, et monsieur de Salviac, ajouta le

second avec vivacité ; votre auberge se trouve à mi-chemin, nous nous y arrêtons.

— Voilà précisément où le bât me blesse, fit modestement l'aubergiste : vous vous y arrêtez... Ainsi, vous avez l'intention de vous arrêter chez moi ce soir ?

— Hein !

— Quoi ?

— L'avez-vous entendu ? monsieur, demanda l'un des voyageurs à l'autre.

— Il me semble que oui.

— Et vous l'avez compris ?

— Il me semble que non.

— Explique-toi, drôle, firent-ils d'un commun accord.

Cette entente ne laissait pas de gêner tant soit peu le maître du tourne-bride qui réfléchissait en tournant son bonnet entre ses doigts rougeauds.

— Mon Dieu ! messieurs, je voudrais savoir si... par hasard...

— « Par hasard » est bien trouvé, s'écria l'un des interlocuteurs.

— « Par hasard » vaut tout un poème, continua l'autre.

On a beau être aubergiste, on a un amour-propre ; et l'amour-propre de l'homme au bonnet de coton se trouva vivement piqué par cette double raillerie.

— J'ai dit par hasard, pour ne pas dire autre chose, mes beaux messieurs, fit-il d'un air rogué.

— Oui-dà !

— Et cette autre chose serait ?

— Ceci : Si, comme je le pense, votre intention est de prendre gîte chez moi, j'aurai le regret de vous engager à pousser, vous, monsieur, qui venez de Gourdon, jusqu'à Salviac.

— Drôle ! s'écria le premier cavalier en levant sa housine.

— Et vous, monsieur, qui venez de Salviac, jusqu'à Gourdon, continua l'hôtelier en battant prudemment en retraite.

— Pleutre ! gronda le second voyageur, qui le menaça du poing.

— Ni drôle, ni pleutre, mes gentilshommes... seulement désolé de ne pouvoir vous héberger aujourd'hui. Croyez-bien qu'à la prochaine occasion, je serai ravi de mettre la maison à votre disposition, depuis la cave jusqu'au grenier.

A ce singulier correctif, débité avec une imperturbable assurance, les deux cavaliers éclatèrent d'un rire homérique.

Puis, le premier, rassemblant les rênes et enfonçant les épéens dans les flancs de son cheval, lui fit faire un saut de dix pieds qui, en un clin d'œil, le rapprocha de l'aubergiste.

En moins de temps qu'il ne nous en faut pour l'écrire, celui-ci se vit pris au collet, enlevé de terre et porté jusqu'au milieu de la grande route.

— Vous m'étranglez ! hurlait-il à plein gosier.

— Si je t'étranglais, tu ne beuglerais pas si fort, imbécile ! lui répondit le possesseur du poignet de fer qui venait de donner cette preuve de force et d'adresse rares. — Ne bouge plus et obéis, c'est tout ce qu'on te demande.

L'hôtelier se tint coi entre les deux cavaliers qui s'étaient rapprochés.

Après s'être tacitement consultés du regard, ceux-ci mirent pied à terre et, après avoir passé à leur ceinture de longs pistolets placés dans leurs fontes, ils jetèrent négligemment la bride de leurs chevaux au nez de l'aubergiste ébahi, en lui disant avec un léger haussement d'épaules.

— A l'écurie !

Et, sans plus songer à l'hôtelier, les deux voyageurs pénétrèrent de compagnie dans l'auberge.

— Après tout, qu'ils s'arrangent ! murmura l'autre, quand il fut seul ; j'ai fait ce que j'ai pu. Au diable ! Je m'en lave les mains. Magloire ! Magloire ! cria-t-il.

Un garçon maigre, efflanqué, à mine famélique, qui répondait à ce nom harmonieux, parut presque aussitôt.

A son tour l'aubergiste lui dit d'un air majestueux en lui jetant les brides au nez :

— A l'écurie !

Et il rentra à pas lents dans la maison.

Au premier aspect, l'intérieur de l'hôtellerie n'offrait rien qui justifiait la répugnance témoignée par l'aubergiste.

La salle dans laquelle avaient pénétré les deux voyageurs était grande, basse, enfumée, éclairée par une lampe fumeuse à trois bees et la flamme brillante d'une immense cheminée devant laquelle rôtiissaient des chapelets de volailles et des quartiers de viande.

Quatre ou cinq tables boiteuses placées çà et là contre les murs, un dressoir chargé de vaisselle ; dans un angle, un coucou renfermé dans une gaine ; dans un autre, un escotier montant à un étage supérieur et se perdant dans les poutres du plafond.

Telle était cette salle, dans laquelle, à part les voyageurs dont nous avons parlé, ne se trouvaient que deux hommes vêtus en paysans, assis en face l'un de l'autre devant une table sur laquelle étaient placés un pôt d'étain et deux gobelets.

Une jeune femme de dix-neuf ans au plus, vive, alerte, réjouie, au regard mutin et à la mine éveillée, allait et venait, surveillant la cuisson des viandes et gourmandant deux gargons affairés qui montaient incessamment des plats et des brocs à l'étage supérieur.

L'entrée des voyageurs dans la salle fut significative.

A peine eurent-ils franchi le seuil de la porte, qu'ils se tournèrent le dos sans échanger une parole, touchèrent les ailes de leurs chapeaux d'une certaine façon et allèrent s'asseoir, l'un à droite, l'autre à gauche, le dos appuyé au mur et le bord du manteau relevé jusqu'aux yeux.

En les apercevant, la jeune femme, qui n'était autre que l'hôtesse, réprima un mouvement de surprise qui ressemblait fort à un geste d'effroi, devint subitement rouge comme une pivoine et demeura un instant interdite, les yeux baissés, et tordant l'ourlet de son tablier.

Les deux paysans jetèrent un regard de côté aux nouveaux venus, puis ils reprirent leur conversation à voix basse et semblèrent ne plus s'occuper d'eux.

En ce moment l'hôtelier parut ; maître Simon Grippart, ainsi qu'il se nommait, était à cette époque un homme d'environ vingt-quatre ans. On se mariait jeune au village. Depuis trois ans déjà il était établi à son compte ; son hôtellerie, peu fréquentée du temps de son prédécesseur, était maintenant fort achalandée, et passait pour la meilleure auberge à dix lieues à la ronde.

Au physique c'était un petit homme grassouillet, à mine chafouine, au regard torve, haut en couleur, futé et madré comme un maquignon, buvant sec et sachant satisfaire aux exigences souvent excessives des voyageurs ; se faisant respecter au besoin, et contentant tout le monde par sa bonne humeur continuelle.

L'hôtellerie de la « Corne de cerf » avait pris, ainsi que nous l'avons dit, un nouveau lustre sous l'intelligente direction de maître Grippart. Mais celui-ci comptait bien ne pas s'en tenir

là. Le brave homme était ambitieux, et Paris, avec ses splendeurs dorées, apparaissait sans cesse, bien qu'il n'en soufflât mot, au fond de tous ses rêves de fortune.

Le mari et la femme échangeèrent rapidement quelques mots à voix basse, puis ils exécutèrent un chasse-croisé, c'est-à-dire que la femme s'avança vers le voyageur de droite, tandis que l'homme se dirigeait vers celui de gauche, en essayant de dissiper le sombre nuage qui s'était subitement étendu sur sa face rougeaude, à cause sans doute de ce que sa femme lui avait dit.

Tout à coup un grand bruit se fit entendre au dehors, bruit dans lequel dominaient des abois furieux, des cris, des coups de fouet et un retentissement d'éperons mêlé d'éclats de rire et de hennissements de chevaux.

— Le diable est dans tout ceci, grommela l'aubergiste en se rapprochant de la porte.

Mais il fut bousculé et presque renversé par sept ou huit jeunes gens, vêtus de magnifiques costumes de chasse, qui firent soudain irruption dans la salle, suivis et précédés d'une vingtaine de chiens qui aboyaient et gambadaient à qui mieux mieux.

Bêtes et gens faisaient un tapage assourdissant au milieu duquel il était impossible de s'entendre.

Cependant, grâce à quelques coups de fouet appliqués à la meute, le tumulte se calma peu à peu. Les chiens allèrent en grondant se blottir sous les tables et les maîtres purent enfin, sinon s'expliquer, du moins se faire à peu près comprendre.

— Du vin ! du vin ! criaient-ils en frappant du manche de leurs fouets sur les tables.

— Et à souper ! ajoutaient d'autres.

— Nous mourons de faim ! répétaient-ils en chœur.

— Holà ! maître Grippart, venez ça, mon compère, et servez-nous vite.

— A boire, d'abord.

— A boire et à manger !

— Oui, oui, buvons et mangeons. Allons ! allons !

Vainement l'hôtelier essayait de répondre : toutes les voix couvraient la sienne. Plus il se démenait, plus il gesticulait, plus les rires et les cris redoublaient autour de lui.

C'était à en perdre la tête.

— Messieurs, parvint enfin à articuler le pauvre aubergiste en se tordant comme un damné, messieurs, vous voyez un homme au désespoir, je n'ai absolument rien à vous servir.

A cette audacieuse déclaration, si péremptoirement démentie par l'évidence, car les lèche-frites chantaient gaiement, les poulardes prenaient des tons dorés qui faisaient plaisir à voir, et il arrivait aux narines des parfums de rôtis à faire venir l'eau à la bouche de tout homme affamé, ce qui en ce moment était le cas de nos chasseurs ; il y eut une seconde de stupeur, puis, tout à coup il se fit une réaction terrible et ils se ruèrent sur le malencontreux hôtelier, résolu cette fois et pour tout de bon à lui faire un mauvais parti.

Maître Grippart se débattait comme un beau diable, défendant de toutes ses forces ses appétissantes victuailles, auxquelles les chasseurs en voulaient surtout, et dont, demi-riants, demi-menaçants, ils essayaient de s'emparer ; l'hôtesse poussait des cris à réveiller les morts, repoussant vaillamment les assaillants avec une cuillère à pot dont elle s'était emparée et avec laquelle elle espadonnait à droite et à gauche.

En somme, il se faisait dans l'hôtellerie un vacarme à ne pas entendre Dieu tonner.

Soudain, un sifflet retentit, si aigu, si strident, quo malgré

eux, assaillants et assaillis demeurèrent immobiles et silencieux.

Au même instant, un homme parut, debout sur les dernières marches de l'escalier.

— Holà ! dit-il d'une voix retentissante, qui dono assommet-on ici ?

Tous les regards se portèrent à la fois sur ce nouvel interlocuteur.

— Jean Ferré ! s'écrièrent les chasseurs avec un hurlement de rage. A mort le Croquant, à mort !

Ils se groupèrent au milieu de la salle et mirent l'épée à la main.

L'individu auquel on avait donné le nom de Jean Ferré, croisa les bras sur la poitrine, rejeta la tête en arrière, sourit avec dédain et promena sur les chasseurs un regard chargé d'un souverain mépris.

C'était un homme jeune encore, d'une taille au-dessous de la moyenne, mais trapu et taillé en athlète, ses traits heurtés avaient une expression d'indomptable énergie, il y avait en lui du dogue et de l'épervier, sa tête ronde, couverte d'une forêt de cheveux roux, courts, drus et durs comme des soies de sanglier ; ses yeux gris et ronds éloignés de son nez ; ses pommettes saillantes, ses mâchoires énormes ; ses lèvres retroussées ; sa barbe fauve et rare lui complétaient une physionomie étrange qui ne manquait pas d'une certaine puissance dominatrice.

Il portait un costume de paysan, usé et rapiécé, et n'avait pas d'autre arme apparente qu'un large coutelas, nommé « langue-de-bœuf », passé dans un ceinturon de cuir de vache à demi-tanné.

Il se tenait calme, froid, sombre et railleur sur l'escalier où il avait subitement apparu.

— Vive Dieu ! reprit-il au bout de quelques secondes avec une ironie mordante, vous menez bien grand bruit, messeigneurs, dans une maison où mieux eût valu pour vous ne pas mettre les pieds ce soir ! Ah ! vous voulez manger le souper des croquants ! C'est ce que nous allons voir. Et d'abord, rengainez, s'il vous plaît !

Un des gentilshommes se détacha du groupe, fit deux pas en avant, et, piquant la pointe de son épée dans le sol.

— Il ne nous plaît pas de rengainer, mon maître, dit-il d'un ton goguenard ; nous sommes dans une hôtellerie où, pour notre argent, nous avons le droit de nous faire servir. Et, jetant sa bourse à l'aubergiste : Te voilà payé, maître fripon, ajouta-t-il froidement ; sers-nous à souper.

La bourse tomba à terre devant maître Grippart, qui se recula.

— Ah ! c'est ainsi, reprit le croquant ; j'en suis fâché pour vous, monsieur le comte Du Luc, je ne vous voulais pas de mal, vous êtes un bon seigneur, vous.

— A moi, messieurs ! cria le gentilhomme ; puisque le hasard nous livre ce misérable, ne le laissons pas échapper.

Les chasseurs s'élançèrent l'épée au poing.

Au même instant, sans qu'il fût possible de deviner d'où ils sortaient une vingtaine d'individus se précipitèrent dans la salle, enveloppèrent les gentilshommes qui, surpris à l'improviste et accablés par le nombre, furent désarmés sans pouvoir opposer la moindre résistance.

Jean Ferré n'avait pas fait un mouvement.

— Maître, qu'ordonnez-vous ? lui demanda un des croquants.

— Combien sont-ils, O'Brien ? répondit-il froidement.

— Sept maîtres, ici, et huit valets attachés dans l'écurie en tout, quinze !

— Bon ! reprit-il, suspendez-les en chapelet au toit de l'auberge, vous pendrez les maîtres au-dessus des valets, à tout seigneur tout honneur !

Il se détourna et fit un mouvement comme pour remonter l'escalier.

En ce moment, un des voyageurs dont précédemment nous avons parlé, quitta le banc sur lequel il était assis, traversa la salle, et s'adressant au croquant :

— Ferré ! lui dit-il d'une voix claire bien que très-calme, un mot.

Le chef des « Jacques » se retourna avec un geste de surprise.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Regarde, répondit le voyageur en écartant son manteau de façon à ce que, seul, le croquant pût voir son visage.

— Bien ! répondit Jean Ferré, que veux-tu ?

— La vie de ces gentilshommes.

Il y eut un silence pendant lequel on eût entendu battre dans la poitrine le cœur de tous ces hommes.

L'inconnu se pencha vers Jean Ferré et murmura quelques mots à son oreille.

— Soit ! dit enfin le Jacques à voix haute. Messieurs, vous êtes mes prisonniers. Me donnez-vous votre parole de gentilshommes de ne pas chercher à vous échapper, jusqu'à ce que j'aie décidé de votre sort ?

— Oui, répondit en riant le comte Du Luc, charmant cavalier de trente-sept à trente-huit ans. Oui ! si vous vous engagez à nous faire rendre nos épées, dont nous jurons de ne pas nous servir, et si vous consentez à ce que maître Grippart nous serve à souper, sinon... non !

— Rendez les épées à ces seigneurs, maître Grippart, vous avez entendu ? j'invite ces messieurs à souper. Monsieur le comte Du Luc, reprenez votre bourse. J'ai votre parole, messieurs.

Les gentilshommes s'inclinèrent.

Jean Ferré fit un geste ; les croquants sortirent immédiatement de la salle où, à part les chasseurs, il ne demeura plus que les deux paysans qui causaient toujours à leur table, le voyageur assis dans l'ombre et le second qui se tenait auprès du chef des croquants.

Jean Ferré se pencha vers celui-ci, et lui posant la main sur l'épaule :

— Venez, lui dit-il.

— Allez, je vous suis, répondit l'inconnu.

Ils montèrent l'escalier et disparurent.

II

DE L'AVANTAGE D'ÉCOUTER CAUSER DES CHASSEURS APRÈS BOIRE.

Les Croquants avaient une armée parfaitement organisée. Cette armée, montant au chiffre redoutable de cinquante mille hommes, occupait, ainsi que nous l'avons dit précédemment, trois provinces, dont ils étaient à peu près les maîtres ;

Le Limosin tout entier, partie de la Saintonge et partie du Périgord.

La faiblesse, où plutôt la bonté du roi Henri IV, en les enhardissant, avait donné aux révoltés un immense orgueil.

Ils s'imaginaient être assez forts pour révolutionner les

autres provinces, et ne parlaient de rien moins que de marcher sur Paris et de changer la forme du gouvernement.

Malheureusement pour les « Jacques », s'ils avaient de braves soldats aguerris pendant vingt ans de dissensions civiles, des officiers expérimentés, excellents pour les coups de main et les surprises, ils n'avaient pas de généraux ; ou plutôt dans cette armée, composée de parties essentiellement hétérogènes, tout le monde voulait commander, personne ne consentait à obéir.

Il manquait un chef qui, appartenant à une classe élevée de la société et connaissant la guerre, jouit parmi eux du prestige indispensable pour que ses ordres fussent non-seulement compris, mais encore exécutés sans murmures.

Les chefs principaux de la révolte connaissaient parfaitement le défaut de l'armure ; ils sentaient leur faiblesse, et, par tous les moyens, ils essayaient d'y remédier.

Mais la chose n'était pas facile.

Ni la noblesse, ni le tiers-état ne se souciaient de faire la guerre à leurs dépens, on pactisant avec les « Jacques », dont le but principal était d'abolir leurs privilèges, d'établir la justice égale pour tous et les droits communs des citoyens aux richesses du pays. D'un autre côté, l'horizon se rembrunissait de toutes parts. Le roi, sortant de son apathie apparente, semblait avoir pris d'énergiques résolutions qui menaçait de réveiller la guerre civile à peine assoupie.

On parlait vaguement d'un émissaire expédié de Paris pour s'entendre avec les autorités royales dans les trois provinces insurgées, et de troupes nombreuses rassemblées à la hâte et s'avantant à marches forcées contre les rebelles.

Il allait donc frapper un coup décisif avant que l'armée royale fût en mesure de livrer bataille.

Le soir où commence notre histoire, les principaux chefs insurgés de la province de Limosin, après avoir caché de forts détachements aux environs, avaient choisi l'hôtellerie de la Corne-de-Cerf pour y tenir un conseil de guerre afin de s'entendre et de parer aux événements.

Ordre exprès avait été donné à maître Simon Grippart de ne recevoir aucun voyageurs après le coucher du soleil. Nous avons rapporté comment le pauvre hôtelier avait vu, malgré lui, sa maison envahie et les incidents causés par cette invasion.

Ce n'avait été qu'à leur corps défendant, contraints et forcés, que les nobles gentilshommes avaient accepté les dures conditions du chef des « Jacques » ; aussi, lorsqu'il eut disparu, ne firent-ils pas faute de maugréer et de pester contre lui.

— Ventre Saint-Gris ! comme dit le roi Henri IV, s'écria le comte Du Luc en frappant du poing avec colère ; a-t-on vu plus sotté aventure ? Venir ainsi, comme des oisons, donner juste dans la gueule du loup !

— Et ce misérable hôtelier qui reste coi, sans nous avertir ! répliqua un autre.

Maître Simon Grippart savait trop bien son métier d'aubergiste pour essayer une défense inutile ; il courba la tête et continua paisiblement à mettre le couvert des gentilshommes.

— Dieu sait si nous ne laisserons pas les plus belles plumes de nos ailes entre les mains de ces drôles ! reprit un troisième.

— Ma foi, messieurs ! quant à moi, dit gaiement le comte Du Luc, j'en prends mon parti. Chose sans remède, mieux vaut l'oublier, comme disent nos bons amis les Espagnols. A boire ! ventre de biche ! et au diable les soucis !

— Moi, une seule chose me taquine.

— Laquelle, de Langeac ?

— Je voudrais savoir quel est ce muguet qui nous est venu si à propos en aide.

— Au fait, c'est vrai, reprit Du Luc ; sans lui, nous étions bel et bien pendus ! Ce qui eût été honteux pour des gentilshommes.

— Qui peut-il être ? se demandèrent-ils curieusement.

— Un gentilhomme, pardieu ?

— Sans doute, mais encore, quelqu'un le connaît-il ?

Personne ne répondit à cette interrogation.

— Demandez à notre hôte ? reprit le comte de Langeac, il doit savoir qui il est, lui ?

— En effet, il était ici avant nous. Eh bien, maître Grip-part ?

— Vous m'excuserez, monsieur le comte, répondit l'hôtelier, je ne connais nullement ce gentilhomme. Il n'était ici que depuis cinq minutes à peine, lorsque vous êtes entrés ; je ne lui avais pas encore adressé la parole.

— Bien dit ! s'écrièrent en riant les gentilshommes.

— Hum ! fit le comte Du Luc d'un air assez peu convaincu ; après tout, c'est possible !

— D'ailleurs nous devons avouer qu'il nous a rendu un grand service.

— C'est égal ! je ne serais pas fâché de savoir qui il est ; on aime assez connaître les gens envers lesquels on contracte des obligations.

— Bah ! fit de Langeac avec insouciance, nous le connaissons un jour ou l'autre, soyez tranquille !

— C'est probable.

— Messieurs, vous êtes servis, dit l'hôtelier.

— A table ! messieurs, à table !

Ils s'assirent alors et attaquèrent les plats posés devant eux avec un véritable appétit de chasseurs, riant et plaisantant comme s'ils avaient complètement oublié leur mésaventure.

Le second voyageur n'avait pris aucune part à ce qui s'était passé ; soit hasard, soit préméditation, lors de la bagarre, la femme de l'hôtelier s'était placée devant lui de façon à ce que personne ne l'aperçût. Quand le tumulte fut apaisé, nul ne le remarqua, de sorte qu'il était demeuré paisiblement assis dans le coin obscur qu'il avait choisi.

Depuis quelques minutes cet étranger causait à voix basse avec l'hôtesse, lorsqu'un mot, prononcé par l'un des gentilshommes, lui fit subitement relever la tête et prêter l'oreille à leur conversation.

Le premier appétit des chasseurs était calmé ; ils s'entretenaient avec plus de suite, tout en vidant gaiement les pots.

— Vous êtes fou, de Sourdis, s'écria Du Luc, jamais le marquis de Cœuvre ne consentira à ce que sa fille unique entre en religion.

C'était cette phrase qui avait éveillé l'attention du voyageur.

— Le marquis y consent si bien, reprit M. de Sourdis, que le jour de la prise de voile est déjà désigné. Mlle de Cœuvre doit, jeudi prochain, c'est-à-dire dans cinq jours, prononcer ses vœux dans le couvent des Dames Ursulines de Gourdon.

— Voilà qui est étrange !

— Qui vous a si bien renseigné ?

— Tout le monde !

— Comment, tout le monde !

— On ne parle pas d'autre chose !

— Mademoiselle Louise de Cœuvre, le plus beau parti de la province !

— Riche comme Zamet !

— Belle comme un ange !

— Et seize ans à peine !

Ces diverses exclamations s'échappèrent presque en même temps de toutes les bouches.

Le vieux marquis est au désespoir.

— Je le crois.

— Et dit-on le motif d'une aussi singulière résolution ?

— Il y a plusieurs versions.

— Mais il doit en exister une plus probable que les autres ?

— Certes !

— Parlez ! parlez ! cria-t-on de tous les côtés.

Le voyageur ne perdait pas un mot de cette conversation qui semblait l'intéresser vivement.

(A CONTINUER.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE IER.

LE JUBILÉ DU PROFESSEUR TCHTO-TO-KOY.

— Mon cher, je viens vous enlever.

— Meroi, il fait bien trop froid pour sortir.

— C'est pour une superbe fête.

— De votre aimable empereur ! Comme j'en ai assez de toutes ces exhibitions ridicules, de ces revues dont le maître use et abuse pour montrer à ses esclaves les porteurs de grands sabres et de knouts ; quoique habitant la Russie depuis trois mois, je ne suis pas assez russifié pour prendre plaisir à ces parades dégradantes.

— Est-ce pour moi que vous parlez, mon cher ?

— Vous savez bien que non, Pietro Alexandrovitch.

— A la bonne heure, car quoique je n'aie pas encore souffert pour la sainte cause, je crois être aussi bon républicain que vous ; or, je ne suis pas le seul ici, croyez-le bien, et c'est précisément pour vous présenter la fleur de notre jeunesse que je viens vous prendre aujourd'hui. « Nou, » continua l'étudiant en employant une expression qui, en Russie, équivaut à notre « allons, » prenez votre manteau et suivez-moi.

— Où cela ?

— Au jubilé.

— Vous dites ?

— Au jubilé.

Le Français haussa les épaules.

— Je m'abstiens des fêtes impériales parce que je suis républicain, et encore plus des fêtes religieuses parce que je suis, avant tout, libre-penseur. Je vous avoue même que je ne comprends pas qu'un homme intelligent comme vous aille, de son plein gré, se fourvoyer dans les temples de la superstition.

— De mon plein gré est joli, s'écria l'étudiant avec un geste emphatique de désespoir ; de mon plein gré, quand un sbire de la police me pousse à l'église à coups de fouet ; mais je vous le déclare, le règne de l'idolâtrie est sur le point de cesser en Russie. Aujourd'hui esclaves, demain martyrs, bientôt vainqueurs dans une lutte où coulera un sang généreux, le sang d'une jeunesse avide de liberté, assoiffée de philosophie humanitaire, nous nous relèverons aux yeux du monde par la hardiesse

de nos grandioses conceptions, et sur les ruines du trône ainsi que de l'autel foulés sous notre pied, nous proclameront le règne du seul Dieu que nous reconnaissons : le règne du Néant, de Nihil le Vengeur.

— Ce jour-là je serai des vôtres, fit le libre-penseur ; pour aujourd'hui : non, non et non !

— Pour aujourd'hui : oui, oui et oui ! Au contraire, répliqua le Moscovite, en riant ; car, à présent, je connais la cause de votre refus. Vous appelez, en France, jubilé, je ne sais quelle chose d'église : nous ici nous donnons ce nom à la fête célébrée après 25 ans de services civils ou militaires ; or, le jubilé qui réunit tous nos amis en ce moment est précisément celui d'un libre-penseur comme vous, du célèbre professeur Tchto-to-Koy.

— Un Chinois, sans doute.

— Pourquoi Chinois ?

— Parbleu, ce nom sent son mandarin d'une lieue.

— C'est le sobriquet de notre illustre professeur Doubina.

— Doubina ! ah ! je connais ce nom-là de réputation, du moins. Oui, oui, un lutteur qui se permet de penser en histoire, de ne pas croire aux niaiseries courtoisanesques de votre Lorient Karamzine, et de laisser entendre à tous ses auditeurs que vos tzars, depuis le premier jusqu'au dernier, sont d'abominables grognons. Ah ! c'est son jubilé, eh bien ! j'en suis, vive le savant... comment diable l'appellez-vous ?

— Tchto-to-Koy.

— J'aurais dû me le rappeler, cela veut dire : qu'est-ce que cela ?

— Parfaitement, nous ferons de vous un vrai Russe.

— Russe républicain, je le veux bien ; voulez-vous accepter un cigare ?

— Prenez plutôt un papiros, il n'y a pas une minute à perdre et vous n'avez que le temps de fumer pour descendre votre escalier.

— C'est vrai, j'oubliais qu'en Russie on ne fume pas dans la rue.

— Sous peine de cinq roubles d'amende.

— Sous prétexte que les maisons sont en bois ?

— Uniquement en réalité pour rappeler par des vexations répétées et mesquines, à chaque citoyen, que l'œil du tzar est attaché sur lui. Sous le règne de Nicholas c'était encore mieux : « l'Impérissable » n'aimait pas l'odeur du tabac, aussi, pour que la fumée n'offensât pas ses narines augustes, avait-il défendu de fumer dehors, non-seulement à la ville, mais même à la campagne, à une distance de moins de quatre verstes de chaque demeure impériale ou grand-ducale.

— Franchement ce serait à ne pas y croire.

— Ici nous sommes payés pour ne pas en douter, mon cher ; du reste, si vous voulez faire collection de ces folies impériales, vous serez servi à soulait, notre cher Tchto-to-Koy est intarissable sur ce sujet.

— Une seule chose m'étonne, c'est qu'on le laisse parler.

— Pour le moment, la police s'en amuse et le tzar en rit le premier. Les Nihilistes, allons donc ! il faut les mépriser, ils sont moins que rien. Le grand-maître de police, le chef des gendarmes, la troisième section nous protègent comme des bouffons propre à distraire ceux qu'elle se réserve de faire pleurer à son heure, répondit Pierre Alexandrovitch en reprenant son air tragique d'élève en déclamation ; mais les pigmées se relèveront, ils briseront les pieds d'argile du colosse, et...

— Je suis prêt, quand vous voudrez, interrompit le Fran-

çais qui venait de passer les manches de son manteau doublé de yénotte, épaisse fourrure jaunâtre que portent surtout les marchands de seconde classe et les tchinovniki ou employés civils au service du gouvernement.

Sans continuer sa phrase, Pierre aspira précipitamment deux ou trois bouffées de sa cigarette, dont il avala consciencieusement la fumée, et descendit avec son ami.

On était alors au mois de janvier, époque à laquelle un tapis de neige battue dure comme le marbre recouvre les pavés pointus des rues de Moscou. Cinq ou six isvoschiks, paysans conducteurs de traîneaux, qui de la campagne émigrent dans les villes en hiver pour y ramasser quelque argent, se précipitent au-devant d'eux quand ils parurent sur la padieze ou perron couvert d'un auvent, sous lequel s'ouvrait la porte extérieure de presque chaque maison, et les assourdirent en criant : Barin ! Barin ! (maître, maître,) un traîneaux à 15 kopeks, à 10 kopeks ; maître, mon cheval court comme le vent, maître !

— Taisez-vous, fils de chiennes, ou je vous rosserai tous, canailles, bêtes de bois, bûches de chêne, vociféra l'aimable étudiant en accompagnant ses menaces de gestes significatifs, vous nous rompez la tête.

Les isvoschiks sont habitués à ces douceurs. L'un d'eux, qui, le bonnet à la main, saluait avec une humble obstination sa noblesse l'étudiant, le fougueux défenseur des droits du peuple, eut la hardiesse de toucher, du bout du doigt, le manteau du futur martyr de l'Indépendance.

— Quel malheur qu'il ne soit plus permis de rosser ces brutes ! s'écria celui-ci ; on ne peut à présent s'en débarrasser. Je lui aurais cassé les dents à coups de poings, mon cher. Va-t-en, animal, ou j'appelle la police.

En ce moment, un marchand qui, lui aussi, avait à sortir, apparut à une porte voisine et fit un signe, tous les isvoschiks s'en volèrent comme un tourbillon.

— Eh bien ! que faisons-nous, Pierre Alexandrovitch ?

— L'Académie est tout près d'ici, le froid ne dépasse pas 15 degrés, ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux aller à pied ?

— Au fait, répondit le martyr français, ce sera peut-être le moyen le plus sûr de nous débarrasser de cette tourbe puante de mangeurs de choux.

Comme on le voit, ces partisans effrénés de la liberté professaient un égal mépris pour la vile populace.

Cela se voit ailleurs qu'en Russie.

Heureusement pour la multitude, dont les régénérateurs de la société font si peu de cas, Alexandre 1er, son empereur, celui que tout paysan russe appelle simplement le Petit-Père, l'aime, s'occupe d'elle, et n'a d'autres préoccupations que d'améliorer son sort.

Si l'annonce du jubilé de l'illustre Tchto-to-Koy laissait très-indifférent le peuple noir, terme consacré par le mépris qu'affichent les rêveurs ambitieux pour les travailleurs résignés, elle avait produit une véritable révolution dans le monde des étudiants et des étudiantes.

Les journaux du parti avaient embouché la trompette pour annoncer à la vieille cité cet événement auquel les besoins de la politique belliqueuse donnaient une importance ridicule, et, comme toujours, si les Nihilistes se souciaient fort peu ou même pas du tout de ce faux lionhomme, médiocre par la science comme par l'intelligence, mais pétri d'orgueil et d'une ambition aussi sotte que malsaine, ils avaient besoin pour leur manifestation bruyante, d'un nom dont ils pussent se faire un drapeau.

Tout était préparé pour obtenir ce résultat ; les Nihilistes avaient reçu le mot d'ordre ; les étudiants de toutes les Facultés avaient d'avance nommé des représentants triés sur le volet ; les étudiantes formaient une phalange sacrée commandée par les bacheliers et les doctresses ; les poètes limaient depuis un mois leurs sonnets, leurs odes et jusqu'à leurs impromptus ; les orateurs se débitaient leurs harangues devant un miroir à barbe, faute de glace : les politiciens, fouettés la veille au corps des Cadets, mis au pain sec à l'École de Droit ou coiffés du bonnet d'âne au Séminaire, se gonflaient comme des ballons et marchaient avec précaution en gens qui tremblent que le globe s'effondre sous leurs pas.

La jeunesse inexpérimentée, amie du bruit, amoureuse du paradoxe, tapageuse par besoin d'agir, formait le gros bataillon, le bataillon des inconscients, et croyait agir d'enthousiasme, quand elle ne faisait qu'obéir à l'impulsion d'une poignée de déclassés, incapables de tout, sauf du mal, avides d'or, de jouissances grossières, prêts à tout sacrifier pour satisfaire leurs ignobles appétits, à commettre les crimes les plus monstrueux pour atteindre à une position que seule la désorganisation complète de la société pouvait leur procurer.

Ces quelques dupes, ces nombreux dupés formaient à Moscou, comme à Pétersbourg, comme dans quelques villes du Sud ou de l'Ouest, l'armée du Nihilisme.

C'était moins un combat que les sectaires de la ville sainte voulaient livrer, qu'une revue de leurs troupes qu'ils comptaient passer.

Rien n'eut été plus facile à la police que d'empêcher cette manifestation ; une douzaine de gendarmes ou un piquet de cosaques eut largement suffi pour cela, mais eut été donner aux naïfs conspirateurs une importance quelconque ; les représentants de la force publique trouvèrent plus simple de paralyser la démonstration en y prenant part que de l'arrêter.

Le gouverneur civil et le gouverneur militaire étant d'accord sur ce point, la salle demandée dans le local de l'université pour la réunion, par les organisateurs, fut gracieusement accordée, le grand banquet de 200 couverts, dans les salons de Macarof, autorisé, les toasts et les discours permis.

Cet empressement de l'autorité contrariait les meneurs exhalés ; pour se faire refuser quelque chose ils firent demander par une députation, que les étudiants seuls, — on sait ce que veut dire ce mot dans certaines bouches, — fussent chargés du programme de la fête et de l'ornementation de la salle.

Le comte G., gouverneur militaire, répondit que rien ne lui paraissait plus naturel que ce désir spontané de la jeunesse studieuse, mais stipula en sa faveur le droit de s'inscrire au nombre des souscripteurs pour une somme de 1,000 roubles.

Quoique ami intime de Pierre Alexandrovitch, qu'il n'avait aperçu que deux fois dans sa vie, le Français était, on l'a vu, fort peu au courant de cette affaire, à laquelle il attachait en ce moment il faut l'avouer, une très-médiocre importance.

Habitant depuis deux mois à peine Moscou, où il espérait se créer des connaissances utiles pour arriver à une position et par là à la fortune, ce n'était pas précisément avec de pauvres étudiants qu'il avait cherché à nouer des relations, il avait bien entendu parler du Nihilisme, que quelques attentats isolés avait mis en évidence, mais il n'était pas certain que la secte fut réellement une puissance, et, comme sa seule politique consistait à s'appuyer sur le plus fort, il ne savait pas encore à quel parti il s'attacherait, tout prêt du reste à les servir et à les trahir l'un et l'autre suivant son intérêt.

Quelques déceptions l'avaient rendu non pas meilleur, sa nature essentiellement mauvaise n'était pas susceptible de se transformer à ce point, mais plus prudent et plus réfléchi. Avant d'agir il prenait le vent, suivant l'expression des marins.

A 30 ans, et lorsqu'on a vécu dans différents milieux, on a acquis une certaine dose d'expérience.

Sa vie avait été toute d'aventures.

Un jour, ou plutôt une nuit, le curé d'Arthur, revenant de Périgueux avec un sien confrère dans sa modeste carriole, entendit des gémissements sous un châtaignier qui bordait la route ; il arrêta son cheval qui ne demandait pas mieux, descendit, chercha, trouva et rapporta un pauvre petit être de trois ans, blond comme les blés, de jolie figure, qui malheureusement ne sachant que pleurer ne sut donner aucun renseignement sur son état-civil.

On ne pouvait pas laisser le marinot à croquer aux loups, le brave prêtre l'emporta à sa cure.

Si gentil que fut l'enfant, personne ne le réclama, on le savait en bonnes mains et on l'y laissa. Le prêtre n'eut garde de l'envoyer à l'hospice, il le confia aux soins de la bonne Suzanne, qui, à soixante-cinq ans sonnée, fit son apprentissage de mère.

Ce fut dans ce nid champêtre, pauvre de meubles mais embaumé de vertus, que Louis de Gonzague apprit à bégayer ses prières et à épeler ses lettres. A 8 ans il commençait le latin et servait la messe, à 12 il partit en pleurant pour le petit séminaire.

A 17 il était bachelier et parlait de se faire prêtre quand son père adoptif, emporté tout à coup par une fluxion de poitrine, prise en allant pendant la nuit confesser un vieux pêcheur, lui laissa en mourant une fortune de quatre mille francs, son bréviaire et la pauvre Suzanne devenue infirme.

L'excellent Louis n'accepta de l'héritage que les quatre mille francs et, sans même attendre que les fleurs déposées sur la tombe de son bienfaiteur fussent flétries, il partit pour Paris afin d'y chercher fortune.

Son premier soin, en y arrivant, avait été de s'habiller d'une manière plus convenable à ses désirs, le second de changer son nom de Louis de Gonzague, par trop clérical, contre celui de Jules Brémont, sous lequel il entra dans sa nouvelle vie.

Tant que durèrent les pièces de vingt francs tout alla bien ; mais à Paris, lorsqu'on fréquente les cafés et les théâtres, elles n'ont pas la vie longue ; à la dernière il fallut se mettre en quête d'une position, passer de l'oisiveté au travail, de l'abondance à la gêne, le découragement succéda vite à la dissipation ; la privation forcée des plaisirs produisirent leur effet habituel, Jules se trouva jeté dans la classe des déclassés, mécontents et jaloux, vécut d'expédients peu lucratifs, encore moins honorables, se lança dans les sociétés secrètes, se fit affilier au club de la jeune Montagne et, grâce aux connaissances qu'il avait acquises au presbytère, ainsi qu'à une réelle facilité d'élocution, il avait déjà acquis une certaine popularité de carrefour quand la révolution éclata.

(A CONTINUER.)

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEDDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75
 A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1084, B. de P., Montréal.

60, Rue St. Gabriel.